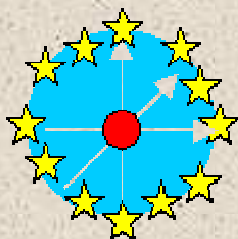


INSTITUT EUROPEEN
DE MIMOPEDAGOGIE®



A l'école de Marcel Jousse



Un affranchissement de l'incarnation ?

« La financiarisation a séparé l'économie du réel. On accuse quelquefois le capitalisme d'être un matérialisme, mais d'une manière très ironique, le vrai problème est que l'économie n'est plus assez matérialiste. Elle est devenue une sorte de spiritualité perverse : le désir le plus profond de l'économie financiarisée est d'échapper à notre finitude, à notre statut de créature. Par exemple, si vous regardez ce qui a précipité la crise aux Etats-Unis en 2008, c'est, par des crédits abusifs, la tentation de créer de l'argent à partir de rien. Le nouveau paradigme économique veut s'affranchir de l'incarnation. C'est là sa tentation majeure... Les objets n'ont plus d'importance. » (William Cavanaugh, propos recueillis par Jean-Claude Bésida, Famille chrétienne n°1781 du 3 au 9 mars 2012, p. 14).

La financiarisation est à l'argent ce que l'algébrose est au langage, nous dirait Marcel Jousse, c'est-à-dire une perte du contact avec le réel, parce que cet argent ne repose plus sur aucune liquidité. Cette sorte d'« algébrose » de l'argent est devenue possible à partir du moment où Richard Nixon a dissocié le dollar de l'or qui en constituait jusqu'alors la valeur. Cette « algébrose » est facilitée par les moyens de paiement que sont les chèques et surtout la carte bancaire qui permet de dépenser à découvert, plus que de raison parfois. Cette « algébrose » a permis à beaucoup de gouvernements de s'endetter de façon phénoménale. Cette « algébrose » a permis aux banques de consentir des crédits immobiliers ne reposant pas sur la valeur réelle des logements qu'ils permettaient de construire. Cette « algébrose » a permis aux traders de spéculer sur de l'argent fictif, plongeant certaines banques dans un déficit considérable. D'où la crise mondiale que nous connaissons avec toutes les conséquences dramatiques qui touchent de plein fouet les plus démunis.

A partir de 1940, ce n'est pas cette sorte d'« algébrose » de l'argent que diagnostiquait Marcel Jousse, mais l'algébrose du langage. Ce diagnostic résultait de la prise de conscience faite par celui-ci du langage d'un Hitler, redoutable manieur de mots mais s'appuyant sur une redoutable matérialité d'armement, face au verbiage de nos dirigeants français ne reposant que sur des mots : « Nous serons vainqueurs car nous sommes les plus forts ! ». Marcel Jousse parlait alors de *delirium loquens* ! Il comparait les mots à des tickets de rationnement (comparaison de cruelle actualité alors !) : ce n'est pas de manger les tickets qui nourrit mais de manger la nourriture qu'ils permettent d'acquérir ; ce n'est pas de manier les mots qui nourrit l'intelligence, c'est de manier le réel qu'ils sont censés permettre d'exprimer. On pourrait aujourd'hui comparer nos mots à ces redoutables cartes bancaires ou de crédit qui permettent de dépenser plus qu'on ne possède.

Après le diagnostic, le médecin du langage que fut Marcel Jousse nous propose le remède : le paysannisme permettant « d'assainir notre langage dans le réel » et qu'il développe dans ses cours à la Sorbonne, à partir des années 1940. Rappelons que le « paysan », au sens jouszien du mot, est celui qui, en contact permanent avec le réel, est profondément « informé par les paysages de son pays » et dont le langage, en conséquence, est un jeu de ce réel. Le paysan jouszien ne se paie pas de mots, il rejoue du réel.

Une des mises en œuvre de ce paysannisme que nous propose Marcel Jousse est la récitation mimopédagogique, où les mots que nous prononçons s'enracinent profondément dans les gestes corporels-manuels propositionnels que nous faisons. Par « récitation mimopédagogique » d'un texte, de quelque nature qu'il soit, nous entendons un double rapport, en synergie rythmique grâce à un balancement corporel : rapport oral (un texte rythmo-mélodique et pas seulement lu des yeux) et un rapport global (texte mimé par tous les sens). Par cette expérience, Marcel Jousse nous invite à redonner aux mots que nous prononçons une double vie : une vie étymologique, puisant dans la mémoire collective que constituent les racines des mots (racines indo-européennes pour notre langue française) ; une vie personnelle, par l'expérience que chacun fait du réel et que les gestes corporels-manuels permettent de rejoindre dans les profondeurs de notre mémoire personnelle (cf. Marcel Jousse, *Mimisme humain et psychologie de la lecture*, Geuthner, 1935, p. 5, réédité dans le Cahier Marcel Jousse, n° 8 de novembre 1996, accessible en ligne sur le site www.mimopedagogie.com à la rubrique *Bibliographie développée/Mémoires de Marcel Jousse*).

A propos de la financiarisation, William Cavanaugh parlait ci-dessus d'un refus de l'incarnation. En redonnant à l'expression humaine toute l'épaisseur de l'expérience collective et individuelle du réel, dans le partage communautaire du groupe de récitation, la mimopédagogie est une des chances offertes à notre pédagogie de « s'assainir dans le réel », pour une culture qui, en s'affranchissant de l'incarnation, tend à se déshumaniser par perte de mémoire et individualisme et à se désorienter dans l'artificiel et le virtuel.

Yves Beaupérin.